

24 images

24 iMAGES

L'histoire étriquée

Les tisserands du pouvoir de Claude Fournier

Michel Beauchamp

Number 41, Winter 1988–1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22660ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, M. (1988). Review of [L'histoire étriquée / *Les tisserands du pouvoir* de Claude Fournier]. *24 images*, (41), 75–75.

LES TISSERANDS DU POUVOIR

de Claude Fournier

s'engouffrer (ils y plongeront tour à tour une petite partie d'eux-mêmes) pour élucider l'énigme, la grande, la seule: celle de LA femme. Mais on ne peut, adulte, refaire à l'inverse le parcours de l'accouchement, et cet accès bloqué à l'insondable gouffre leur donnera quelques idées morbides avant de les précipiter vers une mort symbiotique. Le dérèglement intime de Claire Niveau hante les deux hommes, dès lors incapables de contrôler leurs pulsions morbides. Désormais héroïnomanes, leur délire les amène à créer des instruments chirurgicaux inédits, véritables instruments de torture, pour éventuellement sonder le dédale intérieur de cette femme unique, mutante forcément. Leur vie passera vite de l'ordre au désordre.

Toute la première partie du film s'attache à décrire l'équilibre social et affectif que les deux médecins ont acquis grâce à leur succès. Leur carrière est brillante, les images reluisent du vernis de leur appartement et de l'architecture torontoise. C'est cette surface que vient ternir leur association amoureuse à Claire. Catalyseur innocent, elle déclenche le désordre qui gagnera les jumeaux, figuré par la saleté envahissante de leur loft luxueux où ils mourront prostrés, étouffés dans leurs déjections de junkies. La contamination s'est achevée dans un mouvement qui part du corps de Claire pour atteindre toute la structure mentale et physique des médecins.

On peut voir *Dead Ringers* comme une fable misogynne, ou son envers: la célébration des vertus inhérentes au corps féminin, à la fois instrument de procréation et producteur de mort. Mais la fascination de Cronenberg n'est pas, elle, stérile, et dans l'équipée tragique des Frères Mantle qu'il met en scène, l'émotion sourd finalement et atteint au désespoir, un sentiment qui recouvre la virtuosité dont il fait preuve, évitant au film la désagréable impression d'un vain exercice conceptuel. Cronenberg donne libre cours à ses pulsions et s'y consume dans un film où l'adresse de la mise en scène est patente sans être ostentatoire, heureusement, ce qui était la seule façon de traiter de la sorte, sans aucun humour, un «grand sujet malade». ●

*Cahiers du cinéma n° 391, janvier 1987.

DEAD RINGERS

Canada 1988. Ré.: David Cronenberg. Scé.: Cronenberg et Norman Sander d'après *Twin* de Barri Wood et Jack Geasland. Ph.: Peter Suschitzky. Mont.: Ronald Sanders. Mus.: Howard Shore. Int.: Jeremy Irons, Geneviève Bujold, Heidi von Palleske, Barbara Gordon, Sherry Douglas. 115 min. Dist.: Astral.



Gabrielle Lazure et Aurélien Recoing.

L'Histoire étriquée

par Michel Beauchamp

Il y a quelque chose d'assez retors à présenter comme une oeuvre de cinéma condensée un long téléfilm destiné à être servi en épisodes. C'est devenu une pratique courante, et pas seulement au Québec. Mais *Les tisserands du pouvoir* en rajoute et ménage aux spectateurs une deuxième partie annoncée à l'issue d'une scène particulièrement intrigante.

En trois époques, deux heures et deux continents, le film raconte la saga de l'émigration massive des Canadiens français, les Francos, vers la Nouvelle-Angleterre de ce début de siècle. La longue introduction est confiée au talent de Gratién Gélinas, qui campe, dans le Maine d'aujourd'hui, un vieux grincheux horrifié de voir le dernier bastion de la culture francophone disparaître à tout jamais de sa petite ville américaine. Il se barricade, armé d'une carabine et de dynamite, et se confie au jeune émissaire des autorités municipales. Ces confidences deviennent sa vision de l'Histoire, illustrée en un long flash-back. Le film s'empare donc d'un matériau historique méconnu et captivant — qui est une sorte de seconde déportation des Acadiens — pour témoigner, à travers les déboires d'une famille pauvre contrainte au déracinement, d'une nouvelle facette de l'oppression séculaire des descendants de Jacques Cartier.

Détailler plus avant les méandres du récit, donner même un aperçu des principaux personnages relèverait de la course à obstacles tant le film en déborde. Presque chaque scène nous fait découvrir de nouveaux lieux, de nouveaux personnages jusqu'à l'étourdissement, et dans ce salmigondis sont même insérées des séquences dont on se demande quel lien elles entretiennent avec la progression dramatique. Par conséquent, aucune scène n'a le temps de trouver son souffle avant d'être relayée par une autre, d'autant plus que chaque image est un véritable chromo, distillant un kitsch involontaire du plus désolant effet. Du tourbillon de lourdes intentions qui animaient le cinéaste, subsiste un message social étriqué qui se veut une dénonciation du colonialisme tant anglo-saxon que français à l'aube du capitalisme.

Ah oui! Qu'en est-il exactement de ce bastion de la culture que le bon vieux cherche à préserver? Je vous le donne en mille: c'est la télévision. Catastrophé de voir la dernière émission francophone éliminée de son petit coin d'Amérique, il se munit de dynamite pour qu'on lui rende ses «beaux programmes français». Beau symbole qui renvoie les spectateurs à leur salon, les incite à en sortir le temps d'assister à la plainte du colonisé que leur a mijotée Fournier, pour les y renvoyer aussitôt dans l'attente de la version finale de ce *Dynastie* façon nationalo-historique. C'est l'affranchissement d'un peuple par la culture, la culture du navet et de l'inertie. ●

LES TISSERANDS DU POUVOIR

Québec 1988. Ré. et scé.: Claude Fournier. Pho.: John Berrie. Mus.: Martin Fournier assisté de Normand Corbeil. Int.: Gratién Gélinas, Pierre Chagnon, Aurélien Recoing, Michel Forget, Juliette Huot, Paul Hébert, Gabrielle Lazure, Madeleine Robinson, Francis Reddy, Denis Bouchard, Andrée Pelletier, Jean Desailly. Couleur. Dist.: Malofilm.